

IN MEMORIAM



Éloges funèbres des membres décédés en 2011-2012



Éloge de Madame Christiane Desroches-Noblecourt (1913-2011) prononcé par Monsieur Claude Kevers-Pascalis le 4 novembre 2011

L'hommage que nous rendons aujourd'hui à Madame Desroches-Noblecourt, égyptologue de renommée internationale, s'inscrit dans un contexte parfaitement adapté à une préoccupation qui se manifeste de façon de plus en plus vive à notre époque : donner à la femme la place qu'elle mérite, à côté de l'homme, dans les activités humaines. En effet, comme l'a un jour affirmé l'un de ses éditeurs : « elle a mieux servi la cause des femmes qu'une armée de suffragettes ».

Elle a galopé dans les sables égyptiens jusqu'à un âge où beaucoup d'autres ont depuis longtemps cessé toute activité, afin de transmettre aux générations futures ses découvertes sur la civilisation égyptienne, qui, des milliers d'années avant nous, a créé des merveilles, non seulement dans tous les arts, mais encore dans divers domaines où s'exerce la pensée humaine, et cela à l'époque de l'entre-deux-guerres, quand l'aventure était réservée exclusivement aux hommes.

La jeune Christiane n'avait que neuf ans quand Howard Carter découvrit la tombe de Toutankhamon, ce qui a suscité un battage médiatique considérable, et rempli d'enthousiasme l'adolescente, née dans une famille cultivée, dont le père ne fut nullement choqué que sa fille exprimât le désir de devenir une femme savante.

Travailleuse acharnée, elle enchaîna études et diplômes : Sorbonne, Ecole du Louvre, Ecole pratique des hautes études, Institut catholique.

Après avoir soutenu deux thèses, elle entra au Musée du Louvre, puis, en 1938, âgée de 25 ans, elle fut envoyée à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, où, écrivit-elle : « j'ai appris à devenir une bagarreuse par nécessité » car l'arrivée d'une jeune fille de cet âge au sein de cet organisme prestigieux provoqua presque une révolution !

Elle comprit très vite que les multiples représentations mi-humaines mi-zoomorphes avaient un sens symbolique, qu'elle a passé sa vie à décrypter, écrivant « Les prêtres égyptiens étaient poussés par la soif scientifique de pénétrer les grands mystères de l'Univers, le premier d'entre eux étant cette crue bienfaisante du Nil qui arrivait chaque année aux environs du 15 juillet, et sans laquelle le pays n'aurait pas existé ».

Elle fut guidée dans ses travaux par le Chanoine nancéien Etienne Drioton, qui fut son professeur, qui fut, lui aussi, membre de notre académie et qui dirigea pendant des années le Musée du Caire. Elle fut l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages, dont deux biographies très importantes : l'une sur le pharaon Ramsès II, l'autre sur la reine Hatshepsout et, parmi ses autres ouvrages, il faut citer son livre sur la femme en Egypte, ainsi que son dernier livre qui a pour titre *Le fabuleux héritage de l'Egypte*, dans lequel elle a démontré que notre culture est en grande partie égypto-chrétienne, évoquant à la fois le calendrier, l'alphabet, le jeu de l'Oie, les tests de grossesse, et même la symbolique chrétienne de la mort et de la résurrection.

Elle fut élue membre associé national de notre Compagnie le 8 juin 1990, puis vint à Nancy le 29 septembre de la même année pour nous présenter une communication sur le Chanoine Drioton.

Ce soir-là eut lieu un repas à l'Hôtel de Ville de Nancy, en présence de Monsieur Rossinot.

Sa présence parmi nos membres atteste le caractère pluridisciplinaire de notre compagnie et sa vocation universelle sur le plan culturel.

**Eloge de Monsieur Jean-Marie Collin (1929-2011)
prononcé par Monsieur le Président Pierre Labrude
le 14 octobre 2011**

Notre confrère Jean-Marie Collin, membre honoraire et ancien secrétaire annuel de notre Compagnie, est décédé le 27 août dernier. Ses obsèques ont eu lieu le 1^{er} septembre à l'église Saint Vincent-Saint Fiacre de Nancy. Il avait quatre-vingt-deux ans. En dépit de la période encore estivale, l'Académie y était représentée par son vice-président et au moins cinq de nos membres.

Fils du Professeur Rémy Collin, d'illustre mémoire, et qui présida notre Compagnie en 1952-1953, Jean-Marie Collin était né à Maxéville le 11 août 1929. A l'issue de ses études secondaires, il avait choisi de devenir architecte et il était entré à l'Ecole des beaux-arts de notre cité où il avait reçu le 1^{er} prix Paulus en 1955. Il avait obtenu son diplôme d'architecte DPLG en 1956, mais notre Compagnie lui avait déjà attribué un prix en 1953, le prix Quintard. D'autres mentions et récompense suivent : il reçoit les 5^e et 4^e prix Redon en 1957 et 1959, il est logiste, c'est-à-dire « finaliste », au Grand prix de Rome d'architecture en 1959 ; il est lauréat de concours publics en 1961 et 1962, et lauréat d'un concours international en 1965.

Avant même d'être des nôtres, il apportait son concours à la commission de notre prix Heymonet. Aussi est-il tout naturel que notre Compagnie l'ait appelé dans ses rangs. Elu associé-correspondant le 20 mai 1966, il a seulement trente-sept ans.

A ce moment, son cabinet d'architecture est déjà riche de nombreuses réalisations, tant dans le domaine des constructions privées ou au profit des collectivités locales : mairies, office public d'HLM, centre hospitalier régional de Nancy, que de structures comme le ministère de l'Education nationale. Jean-Marie Collin est alors secrétaire de l'Association provinciale des architectes, architecte consultant du ministère de la Construction pour la zone sensible du sud de l'agglomération de Nancy. Il est aussi professeur à l'Ecole des beaux-arts pendant une décennie. Il est également porteur de nombreux titres importants : architecte départemental, membre du conseil de l'Ordre, membre correspondant de l'Académie d'architecture et expert près la Cour d'appel. J.-M. Collin prend sa retraite en 1994.

Dans nos rangs, J.-M. Collin est l'auteur de trois communications : *Les constructions modernes et les sites pittoresques* en 1967, *Nancy côté rue et côté cour* en 1996, et *Visage de Nancy avant la Révolution* en 2000. Elu membre titulaire le 7 février 1997, il consacre son discours de réception, le 10 juin 1998, au

sujet suivant : *Parmi une pléiade de grands constructeurs du début du XVIII^e siècle, Jean-Nicolas Jadot, architecte de François-Etienne de Lorraine (1710-1761). Jadot, né à Lunéville, était le contemporain d'Emmanuel Héré.*

Jean-Marie Collin est aussi le rapporteur des prix artistiques lors de la séance solennelle et publique de janvier 1998 et le rapporteur du prix d'architecture en janvier 1999. Enfin, il a été le secrétaire annuel de notre Compagnie lors de l'année académique 2000-2001. Il était membre honoraire depuis le 20 novembre 2009.

L'Académie gardera de Jean-Marie Collin le souvenir d'un architecte de talent, d'un membre présent et consciencieux qui, tant qu'il a pu, n'a pas manqué nos séances du vendredi, et qui savait manifester une belle indépendance d'esprit, ainsi qu'il l'a mentionné dans son discours de réception : « mes maîtres m'ont appris à réfléchir, à ouvrir les yeux et les oreilles et à penser par moi-même ». Nous n'oublierons pas non plus son sourire malicieux et bienveillant, et ses yeux pétillants.

L'Académie présente à son épouse et à sa famille, à ses enfants et petits-enfants, à son frère, notre éminent confrère Hubert Collin, ses condoléances émues, respectueuses et confraternelles.



**Eloge de S.A.I.R. l'Archiduc Otto de Habsbourg-Lorraine
(1912-2011)
prononcé par le Baron Bernard Guerrier de Dumast
le 18 novembre 2011**

Monsieur le président,
Mesdames et messieurs, chers confrères,
Une grande voix s'est tue.

L'héritier de nos Ducs, notre confrère, Son Altesse Impériale et Royale, l'Archiduc Otto de Habsbourg-Lorraine s'est éteint le 4 juillet dernier dans son refuge de Pocking en Bavière, aux limites de l'Autriche, sa terre natale dont il avait été banni.

Je n'aurais pas l'outrecuidance de retracer devant vous, mes chers confrères, ce que fut sa vie. Elle fut publique de sa naissance à sa mort. Elle vient d'entrer dans l'Histoire.

Je voudrais seulement en hommage à sa personne et à notre terre lorraine dont il se sentait issu et qu'il aimait, évoquer le caractère exceptionnel de cette vie, vécue dans un temps exceptionnel de notre histoire et assumée par un être d'exception.

Né fils d'Empereur et fils de Roi il fut dès sa plus tendre enfance, privé de tout sauf de l'affection de sa famille et de l'éducation qu'il reçut d'abord de son père, l'Empereur Charles, béatifié en 2004 par le Pape Jean-Paul II, puis de sa mère l'Impératrice Zita, dont la cause de béatification est en cours.

Élevé dans la fidélité à son père qui tenta de toutes ses forces d'interrompre l'Hécatombe de la grande guerre, il se dressa plus tard, lui-même, contre le National Socialisme puis le nazisme qui allaient engendrer une plus terrible guerre encore et l'hécatombe de tant d'innocents.

Ayant échappé par deux fois à la gestapo que Hitler avait lancé à ses trousses pour avoir condamné l'Anschluss et refusé de se rendre à une convocation du Führer qui le condamna à mort, il réussit à passer en Espagne avec sa mère et sa famille en juin 40. De là il gagna le Canada puis les Etats-Unis où à moins de vingt ans il rencontre le président Roosevelt avec qui il évoque déjà les effets d'une « après-guerre » qui n'est pourtant pas encore gagnée. C'est de là aussi que, grâce à son réseau, il parvient à faire s'échapper de France des centaines de personnes, en particulier des juifs recherchés par les nazis.

Si j'ai choisi, dans cet hommage, de citer ces deux conflits mondiaux dramatiques, c'est qu'ils influencèrent sans doute profondément le comportement mûri, réfléchi, et profondément engagé de l'homme d'Etat qu'il était déjà.

Son combat pacifique pour l'Europe fut celui d'un chrétien, catholique engagé et d'un militant politique tout aussi engagé.

L'enthousiasme respectueux qui accompagna sa retraite du Parlement européen ou il intervint pendant vingt ans témoigne de son action et de son influence au sein de cette assemblée où siégea également son fils Charles aujourd'hui chef de la Maison de Lorraine.

L'affectueuse considération que le Maire de Nancy avait pour lui, témoigne aussi du respect que les principaux responsables politiques internationaux avaient à son endroit.

Dès l'annonce de sa mort et avant tout le monde, monsieur Rossinot fit mettre en berne les drapeaux lorrains et européens sur les façades de l'Hôtel de Ville de Nancy, et il participa personnellement, avec son épouse, à la messe qui fut célébrée, pour Son Altesse, en l'église des Cordeliers, *dès le 9 juillet*.

Pour sa part le Président de la république française l'informa en ma présence, le 5 décembre 2008 au cours d'une rencontre privée au palais de l'Élysée, qu'il avait décidé de l'élever à la dignité de Grand Crois de l'Ordre National de la Légion d'Honneur, dignité qui ne put lui être conférée que post mortem par le Grand Chancelier de l'Ordre à Pocking.

Mes chers confrères, je voudrais simplement ce soir, dans cette enceinte rappeler comment cet ardent défenseur et promoteur de l'usage de la langue française, membre de l'Institut de France, appartenant à l'Académie des sciences morales et politiques, tenait en haute estime et j'oserai dire en affection l'Académie de Stanislas où il avait daigné nous rejoindre en 1970.

Fidèle à l'ultime recommandation que lui fit l'Empereur Charles avant de mourir : « *Renoncez à tout, s'il le faut, mais ne renoncez jamais à la Lorraine* », il ne cessa de s'intéresser et souvent à s'impliquer dans la vie lorraine, avec les membres de notre de notre compagnie, presque toujours initiateurs ou accompagnateurs des évènements auxquels il accepta de participer.

En témoigne, bien sûr, sa décision, sans précédents, de célébrer son mariage à Nancy puis, 50 ans plus tard, ses noces d'Or en l'église des Cordeliers ou le président de la Société d'Histoire de la Lorraine et du Musée lorrain, membre de notre Compagnie veille jalousement et pieusement au respect dû à la sépulture des princes lorrains qui y reposent.

Nombreux sont ceux d'entre vous qui se joignent à la célébration que, à l'initiative de notre confrère le Maréchal Lyautey, la Société fait célébrer chaque année à la mémoire des princes et princesses de l'Auguste Maison de Lorraine.

Les historiens recenseront un jour les très nombreux séjours que fit l'Archiduc Otto en Lorraine, que ce soit pour participer activement à des colloques ou réunions de travail, ou pour honorer de sa présence certaines manifestations pour lesquelles les plus hautes personnalités se disputaient l'honneur de sa présence ou de son parrainage. J'eus ainsi parfois, non pas à arbitrer, ce n'était pas mon rôle, mais à concilier certaines initiatives, partant du principe que n'étant à personne, le Prince était à tous.

Il avait pourtant une prédilection pour les membres de notre Académie qui incarnaient à ses yeux les valeurs intellectuelles, sociales et morales qui ont inspiré toute son existence .

C'est pourquoi, monsieur le président, je souhaiterais que vous puissiez nous proposer un moment de recueillement à la mémoire de celui qui honora grandement notre compagnie.

**Éloge de Monsieur Henry Berlet
prononcé par Monsieur Michel Hachet
le 18 novembre 2011**

Notre confrère, Maître Henry Berlet est décédé le 9 juillet 2011 et ses obsèques ont été célébrées dans l'église de Réméréville, village auquel il était attaché par des liens familiaux. Il était né le 27 décembre 1914, dans les premiers mois de la Première Guerre mondiale où son oncle Henry Berlet avait connu une mort glorieuse dans les meurtriers combats livrés en Artois. C'est en sa mémoire qu'il reçut son prénom Henry.

Henry Berlet, notre regretté confrère, était le fils de Charles Berlet qui fut, avant lui, membre de notre compagnie et en assuma la présidence pour l'année 1937-1938, et dont le décès se situe en 1960.

Maître Henry Berlet, docteur en droit comme son père, dirigeait l'exploitation de la propriété agricole dans le village de Réméréville. Il n'est pas interdit de constater, lorsqu'on observe le déroulement de sa brillante carrière, qu'elle s'enracine dans l'héritage d'une solide tradition familiale.

Après ses études classiques, il s'inscrivit à la Faculté de droit, répondant à une double vocation de juriste et de défenseur du monde rural. Juriste, il le fut : en tant qu'avocat à la Cour de Nancy où, notons-le, il défendit efficacement les intérêts de l'Académie lors de la délivrance du don Sadler et, ami du monde rural, il s'y dévoua dans son engagement politique. Répondant à l'exhortation de Cicéron (comme lui avocat) qui estimait que le bon citoyen devait se dévouer aux affaires publiques, il fut, comme son père, maire de la commune de Réméréville, conseiller général du canton de Saint-Nicolas-de-Port (1949-1961). C'est aussi, inspiré par sa sympathie pour la campagne lorraine, pour la richesse de son patrimoine paysager et monumental qu'il oeuvra efficacement dans divers organismes tels que le Comité départemental du tourisme rural et qu'il fonda l'Association départementale du tourisme rural. Ces diverses associations se montrèrent novatrices, initiant, avec les moyens techniques de l'époque, la mise en valeur des monuments en associant le son et la lumière. Le château de Lunéville bénéficia précocement de cette innovation qui devait connaître un fructueux développement.

Maître Henry Berlet fut admis dans notre compagnie comme associé-correspondant le 1^{er} décembre 1961 et comme membre titulaire le 5 juin 1964. Il fut président pour l'année 1968-1969. Son discours de réception à la séance publique solennelle du 9 juin 1968 portait le titre *Verdun, les premiers jours de la bataille*.

Il fut rapporteur du prix littéraire Louis Marin attribué en 1987 à l'ouvrage collectif : *Les Habsbourgs et la Lorraine*. Il le fut également pour le prix attribué à la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc qui avait organisé le colloque *Les Américains en Meuse : du Sergent York à Patton*.

Il eut l'occasion de traiter *L'objectif du Tourisme en Meurthe-et-Moselle dans le cadre du V^{ème} plan*. Il est aussi l'auteur d'un historique des opérations menées fin août 1944 par le Maquis de Ranzey.

Henry Berlet, ayant participé à des actions en terre d'Afrique, était titulaire de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre.

L'Académie, qui perd un assidu défenseur de l'identité lorraine enracinée dans son patrimoine rural et urbain, s'associe à la peine de sa famille.



**Eloge de Monsieur Paul Sadoul (1918-2011)
prononcé par Monsieur Jean-Louis Rivail
le 2 décembre 2011**

Le 7 septembre dernier, la Lorraine perdait un de ses fils parmi les plus renommés et les plus dévoués à sa cause.

Paul Sadoul est né le 1^{er} mai 1918 dans une famille de notables locaux installée à Raon l'Etape au XIX^e siècle. Son père, Charles, docteur en droit, dirigeait à Nancy un cabinet d'assurances. Mais c'est surtout comme lotharingiste et spécialiste d'art et de traditions populaires lorraines qu'il est connu aujourd'hui. Fondateur du Pays lorrain en 1904 et de la Revue Lorraine Illustrée en 1906 il a contribué activement au développement du Musée Lorrain, à côté d'une brochette d'intellectuels. C'est à ce titre que la Ville de Nancy a donné son nom à une rue. Le jeune Paul, qui n'avait que 12 ans à la mort de son père, a gardé toute sa vie le souvenir des rencontres des conservateurs bénévoles du Musée Lorrain, auxquelles son père l'amenait le jeudi matin, ainsi que des nombreux amis invités à la table familiale très accueillante, parmi lesquels Maurice Barrès et le Maréchal Lyautey pour ne citer qu'eux.

Ses études secondaires au Lycée Henri Poincaré terminées, Paul Sadoul entreprend des études médicales, vite interrompues par la guerre. En 1939 il est incorporé comme étudiant en médecine sursitaire et se porte volontaire pour le Proche Orient, ce qui l'amena au Liban, pays auquel il manifesta toute sa vie un attachement profond.

Démobilisé en 1941, il reprend ses études de médecine à Nancy, tout en animant une troupe clandestine de scouts routiers. Dès la fin de la guerre il décide d'aller compléter sa formation à l'étranger, ce qui lui valut d'effectuer plusieurs séjours à la Rochester Medical School, et à New York au Bellevue Hospital de la Columbia University dans le service du Professeur André Courmand, qui recevra par la suite le Prix Nobel de médecine pour ses travaux sur la circulation pulmonaire et le cathétérisme du cœur droit.

Reçu à l'internat des hôpitaux de Nancy en 1946, il choisit la pneumophtisiologie et, très attiré par la recherche clinique, il oriente son activité vers la physiopathologie respiratoire et l'insuffisance respiratoire chronique et fonde un laboratoire d'exploration fonctionnelle respiratoire. Cette activité l'amènera à participer à la définition de tests normalisés à l'échelle internationale.

En 1960, une chaire de physiopathologie respiratoire est créée à la faculté de médecine de Nancy, la première en France, et Paul Sadoul en devient naturellement titulaire. La même année, les activités de recherche de son groupe sont reconnues par l'INSERM qui lui accorde le statut d'unité de recherche. Il en sera le directeur jusqu'en 1984 et les apports de cette équipe à la compréhension de certains mécanismes physiologiques ainsi qu'à la mise au point de nouvelles techniques d'exploration et de traitement sont unanimement reconnus.

Dans le domaine de la clinique, les apports du Professeur Sadoul sont tout aussi remarquables et il serait fastidieux de les nommer tous. On peut noter ses travaux sur les pneumoconioses, les insuffisances respiratoires chroniques, les bronchopneumopathies chroniques obstructives ainsi que sur le diagnostic des maladies professionnelles des mineurs de charbon et de fer : la silicose et la sidérose. Ces résultats lui ont valu l'admiration du monde médical. Par exemple, le très parisien hôpital de la Pitié-Salpêtrière a donné le nom de Paul Sadoul au secteur de réanimation et soins intensifs du service de pneumologie et réanimation.

Sur le plan international, le rayonnement de l'équipe nancéienne, tant dans le domaine clinique qu'en recherche, est également impressionnant. En témoignent les nombreux stagiaires étrangers venus à Nancy se former auprès de ce maître.

Auteur ou co-auteur de nombreuses publications et ouvrages, on lui doit la création du Bulletin européen de physiopathologie respiratoire dont il fut le rédacteur en chef de 1965 à 1984, ainsi que la fondation de la Société européenne du même nom en 1986. De nombreuses réunions internationales organisées à Nancy ou à Pont-à-Mousson ont fait de la Lorraine un carrefour incontournable de la spécialité.

En 1986, l'heure de la retraite ayant sonné, Paul Sadoul peut alors se consacrer à sa deuxième passion : la Lorraine. Il préside la Société d'Histoire de la Lorraine et du Musée historique lorrain de 1987 à 1997, période importante dans la vie de la Société qui, sous son impulsion, mettait en route ce qui conduira au grand chantier de rénovation du Musée qui se continue actuellement.

En 1987 encore, il devient rédacteur en chef du Pays Lorrain fondé par son père, responsabilité qu'il assurera pendant vingt ans avant de la transmettre à notre confrère Michel Maigret et, dans ces fonctions comme dans toutes les autres, il fera évoluer cette revue vers la publication d'excellence que nous connaissons.

Paul Sadoul a rejoint notre Compagnie en 1988, en devint membre titulaire en 1995 et en assura la présidence pendant l'année 2001-2002. Il y apporta sa culture et ses réflexions sur deux sujets qui lui étaient chers : l'éthique médicale et l'histoire lorraine. Pour illustrer ce propos nous retiendrons son discours de réception qui avait pour titre « L'expérimentation sur l'homme est-elle indispensable aux progrès de la médecine ? » et la conférence publique donnée au Conseil général de Meurthe et Moselle en mai 2001 sur « Le régionalisme lorrain de 1830 à 1914 ».

Formé pendant vingt ans à l'école du scoutisme, Paul Sadoul avait un sens aigu du service, de l'organisation et de l'autorité qu'il exerçait parfois avec une intransigeance toute mandarinale. Très exigeant pour lui-même il pouvait l'être pour les autres, mais derrière cette façade un peu rude se cachait une personne toute empreinte de cet humanisme chrétien hérité de sa tradition familiale et de son parcours personnel. Sportif accompli et homme d'une grande culture - c'était un lecteur impénitent doté d'une mémoire infallible, sa conversation, toujours passionnante, était souvent émaillée de souvenirs issus de sa riche existence.

Le Professeur Sadoul était officier de l'Ordre des Palmes Académiques, officier de l'Ordre National du Mérite et officier de la Légion d'Honneur.

Mais on ne saurait évoquer une vie aussi accomplie sans y associer Madame Sadoul, Colette pour les innombrables amis du couple fusionnel qu'elle formait avec son époux qui ne manquait jamais de la remercier publiquement, surtout lorsqu'il devait répondre à des éloges. Collaboratrice discrète et attentionnée, elle était et reste l'âme d'un foyer toujours ouvert à ses proches mais aussi aux innombrables étrangers à qui elle offrait la chaleur d'un accueil empreint d'une remarquable authenticité. Tous ceux qui ont été reçus dans cette famille rayonnante ne peuvent oublier la distinction pleine de simplicité et de disponibilité de cette grande dame. A Madame Sadoul, à ses six enfants, ses dix huit petits

enfants et douze arrière petits enfants, l'Académie de Stanislas, par ma voix, adresse l'expression de sa profonde sympathie.



**Eloge de Mademoiselle Odette Voilliard (1916-2011)
prononcé par le Professeur Bernard Guidot, vice-président
le 20 janvier 2012**

Née à Vesoul (Haute-Saône) le 17 décembre 1916, Mademoiselle Voilliard nous a quittés le 28 octobre 2011. Elue Associé correspondant le 4 mai 1984, elle devint Membre titulaire le 2 mars 1990. Son discours de réception (prononcé lors de la séance du 15 mai 1991) s'intitulait « Nouvelles et journalistes à Nancy au milieu du 19^{ème} siècle ». Il s'inscrivait dans le droit fil de ses travaux antérieurs. Elle exerça la fonction de Secrétaire annuelle en 1992-1993 et présenta le Rapport sur l'activité de l'Académie de Stanislas pour l'année académique 1992-1993. Ayant demandé l'honorariat le 24 mars 2008 (sous la présidence du professeur Laxenaire), elle l'obtint le 4 avril 2008.

Odette Voilliard effectua ses études secondaires au Lycée Poincaré de Nancy. En classe de seconde, elle apprend le grec. Son passage par les Classes Préparatoires lui permet d'être reçue à l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres ; à l'Ecole, séduite par l'enseignement du Professeur Carcopino, elle quitte les Lettres Classiques pour se tourner vers l'histoire-géographie (Elle deviendra Agrégée de l'Université). Dès lors, sa formation la destine tout naturellement à la préparation d'une Thèse et à l'Enseignement Supérieur. Après quelques années comme Professeur de l'enseignement secondaire, elle devient assistante à la Faculté des Lettres de Nancy, puis maître-assistant (titre d'alors) à l'Université de Strasbourg II.

Curieuse de tout, Odette Voilliard, aimait le partage et savait aussi dispenser généreusement des conseils avisés, notamment aux membres de sa famille qui l'entouraient de leur affection. Soutien intellectuel, affectif et moral, joyeuse, aimant la vie et les voyages, elle était tournée vers les autres, et en particulier vers ceux qui, dans la société, ont besoin d'aide. Malgré son esprit critique et son alacrité intellectuelle, Odette Voilliard était ouverte, tolérante. À l'Université, elle savait détecter les capacités et talents des étudiants qui lui étaient confiés. Son amour respectueux de l'enseignement l'a conduite, en dehors de l'Académie, à organiser, à la Maison de Retraite, les « Causeries de Mademoiselle Voilliard », sur des sujets historiques voire scientifiques, sur des faits de société. Elles étaient fort appréciées.

Tout au long de sa carrière, Odette Voilliard a entrepris de nombreux voyages ; elle les préparait avec minutie. De 1950 jusque dans les années 1990, elle s'est déplacée dans de nombreux pays. S'il n'est pas question de les citer tous, mentionnons, ce nonobstant, la Belgique, l'Allemagne, l'Espagne, l'Autriche, la Hongrie, la Hollande, la Suisse, la Pologne, la Suède, la Norvège, sans compter la Tunisie ou des destinations plus lointaines, comme l'Égypte ou Israël (Pour ce dernier déplacement qu'elle effectua à 75 ans, elle suivit des cours d'hébreu).

La générosité était l'axe profond de sa vie ; pour elle, les véritables relations humaines s'appuyaient sur les fragilités respectives des individus. Elle fut visitée de prison, étant de fait le témoin de douloureuses situations, apportant son réconfort moral, sans être dupe d'éventuelles manipulations dont elle a pu faire l'objet. L'humilité et la discrétion étaient dans sa nature. Dotée d'une intelligence vive, d'une réelle énergie tempérée par une grande sagesse, Odette Voilliard savait faire preuve de fermeté, mais en douceur.

En dehors de sa thèse, Odette Voilliard a contribué à la publication d'un ouvrage collectif : *Statistiques d'histoire économique*, en collaboration avec Guy Cabourdin et François-Georges Dreyfus, Presses Universitaires de Strasbourg, janvier 1964. Elle a également publié (avec les mêmes Professeurs) : *Documents d'histoire contemporaine*, A. Colin, 1964, 596 pages, ainsi que des notices biographiques dans la série *Grands notables du Premier Empire (Meurthe, Moselle)*, Centre de Recherches Historiques (Collaboration avec Michel Maigret), Editions du CNRS, et Frédéric de Carcy (1814-1889), *Mémoires. Des Lionnes de la Chaussée d'Antin aux conjurés de l'Elysée, Regards d'un Lorrain du 19^{ème} siècle sur les hommes et les événements de son temps*. Souvenirs présentés par Odette Voilliard. Ouvrage broché 305 pages, avec galerie d'illustrations ; Editions Serpenoise, août 1979.

La thèse d'Odette Voilliard a obtenu le Prix Georges Sadler de l'Académie de Stanislas en 1976. Titre primitif : *Recherches sur une bourgeoisie urbaine. Nancy au 19^{ème} siècle (1815-1871)*. Ce travail universitaire comblait une lacune ; il se situait dans la tradition de *L'Histoire de Nancy* de Christian Pfister (1857-1933), trois volumes publiés entre 1902 et 1909 ; Nancy avait la réputation d'avoir peu évolué au 19^{ème} siècle. Il suffit de conserver en mémoire l'image qu'en donne Stendhal dans *Lucien Leuwen* (roman écrit en 1834, publié seulement en 1894 ; récit des amours du héros issu du milieu des grands bourgeois parisiens et de Mme de Chasteller, aristocrate ultra royaliste). Après une soigneuse consultation des archives (notamment des familles), Odette Voilliard montra qu'au contraire, la Révolution et l'Empire avaient renouvelé la classe bourgeoise, désormais avide de commercer librement, prête à accepter la modernisation

des techniques, tout en conservant un souvenir teinté de nostalgie de la gloire militaire du Premier Empire. Ladite Thèse fut publiée deux fois : *Nancy au 19^{ème} siècle. 1815-1871. Une bourgeoisie urbaine*, Paris, Editions Ophrys, 1978, 391 pages et *Nancy au 19^{ème} siècle. 1815-1871. Une bourgeoisie urbaine*, Presses Universitaires de Strasbourg, janvier 1985.

Odette Voilliard rédigea, au sein de l'Académie de Stanislas, de nombreux rapports sur les Prix de dévouement (séances du 26 janvier 1992, du 16 janvier 1994, du 19 janvier 1997) et prononça plusieurs communications : « Les chances pour l'expansion de Nancy (1830-1914) » (Communication au Colloque du 28 mai 1983) ; « Visiteur de prison : une expérience sociale » (Communication du 8 mars 1985) ; « Un lorrain mal connu : Nicolas Vagner (1811-1886) » (Communication du 5 février 1988) ; « Des provinces aux départements : le cas de la Lorraine » (Communication au Colloque du 23 avril 1989) ; « Au sujet des patrons lorrains au 19^{ème} siècle » (Communication du 18 mars 1994) ; « Missionnaires lorrains en Extrême-Orient vers 1830-1850 » (Communication du 19 avril 1996) ; « Pauline de Broglie, comtesse de Pange, Lorraine d'adoption, européenne de cœur » (Communication du 5 octobre 2000). [Laure Marie Pauline de Broglie, 5 février 1888-29 février 1972 femme de lettres française] ; « L'école de Jules Ferry : un écolier de 1898 à travers son cahier » (Communication du 21 mars 2003). Il s'agissait de son père, né en 1887.

Tous ceux qui ont connu Mademoiselle Odette Voilliard, au sein de l'Académie de Stanislas, ont pu apprécier sa forte et discrète personnalité, sa grande culture, ses profondes qualités humaines et son grand sens du dévouement. Nous conserverons dans nos mémoires son souvenir attachant.



**Eloge de Monsieur Yves Burnand (1925-2012)
prononcé par Madame le Professeur, Jeanne-Marie Demarolle
le 9 mars 2012**

Le professeur Yves Burnand, qui avait quitté la Lorraine il y a plus de deux ans pour se rapprocher de sa fille cadette, pharmacienne, est décédé le 29 janvier près de Lyon à Régnié Durette où ses obsèques ont été célébrées le 1^{er} mars.

Sa carrière universitaire avait conduit à Nancy le Lyonnais très attaché à la capitale des Gaules qu'était Yves Burnand.

Né à Lyon où son père était architecte le 6 avril 1925, Yves Burnand fit toutes ses études dans cette ville, d'abord au Lycée du Parc puis à l'Université

de Lyon. Nanti du CAPES d'histoire-géographie, il exerça dans le secondaire comme professeur certifié d'abord à Tourcoing puis à Lille, tout en entreprenant des recherches sur la Gaule romaine. Après avoir été attaché de recherche au CNRS pendant deux ans et avoir soutenu sa thèse de troisième cycle sur une famille de chevaliers romains de la région d'Aix-en-Provence, Yves Burnand arriva à Nancy en 1966 et devint chargé d'enseignement d'Antiquités nationales en 1970. Lui-même et son épouse, Maître de conférence en histoire de l'art médiéval, auteur d'une remarquable *Lorraine gothique* ont beaucoup apporté à la Lorraine.

C'est à Nancy 2 qu'Yves Burnand mena à bien sa thèse d'Etat sur les *Primores Galliarum*, avant d'accéder à un poste de professeur et de devenir professeur émérite en 1993. Ainsi a-t-il consacré plus de trente ans à la Lorraine antique, qu'il s'agisse de responsabilités administratives, de recherches ou d'enseignement. Il prit en effet la succession du regretté Roger Billoret, membre associé correspondant décédé en 1987, comme Directeur des Antiquités historiques de Lorraine de 1978 à 1983. Quant au public cultivé, il doit à Yves Burnand une belle synthèse sur *La Lorraine antique de César à Clovis*, dans la série *L'Encyclopédie illustrée de la Lorraine*. Avant tout épigraphiste Yves Burnand s'est particulièrement consacré à étudier et à renouveler l'interprétation littérale et sociale des inscriptions latines, en s'interrogeant sur les diverses modalités d'intégration des élites locales. Il a porté dans cette perspective un intérêt tout particulier aux inscriptions de la cité des Leuques. La revue belge *Latomus* vient de publier son dernier travail sur *Nasium* où il reprend un débat toujours ouvert pour savoir si *Nasium*, au pied de l'oppidum de Boviolles fut un temps chef-lieu de la cité des Leuques, en lieu et place de Toul. Directeur de thèse attentif, Yves Burnand a incité de nombreux étudiants à orienter leurs recherches sur le passé gallo-romain de la Lorraine. Citons ici plus particulièrement le travail de Jean-Paul Petit, Conservateur en chef du patrimoine, sur la petite ville antique de Bliesbruck (au nom latin inconnu) et celui de Gérard Moitrioux, Professeur émérite à l'Université de Brest, sur le sanctuaire d'Hercule guérisseur à Deneuvre. Yves Burnand a consacré les longues années de sa retraite à la publication des trois volumes de sa thèse soutenue en 1980 et, en 2011, il a été honoré de deux volumes d'hommage intitulés *Corolla epigraphica*. Il était commandeur de l'ordre des Palmes académiques.

Yves Burnand avait été élu membre associé correspondant local de l'Académie de Stanislas sur le rapport du Professeur Alain Larcen en 1977. En mars 2010 il a été pris acte de sa démission. Nos *Mémoires* gardent la trace de deux communications : la première (1977-1978) sur *L'eau en Lorraine dans l'Antiquité* et la seconde (1992-1993) sur : *L'apport de l'épigraphie latine à la connaissance du passé de la Lorraine antique*. Nancéen d'adoption, Yves Burnand a mis toute sa

compétence scientifique au service d'une meilleure connaissance de la Lorraine gallo-romaine. L'Académie de Stanislas ne l'oubliera pas.



**Eloge de Monsieur Louis Geindre (1920 -2012)
prononcé par Monsieur Maurice Noël
le 23 mars 2012**

Lucien Geindre était né à Champigneulles le 30 juillet 1920. Après l'école primaire à Pompey, il fit ses études secondaires au lycée Henri Poincaré. Admissible à Saint-Cyr en 1942, il fut contraint à un abandon forcé par suite de la guerre. Pour échapper au STO, il entra aux aciéries de Pompey où il termine sa carrière comme ingénieur de 1960 à 1978. Il était père de cinq enfants et résidait rue Voltaire à Champigneulles. Mais après la mort de son épouse en 2006, il se retire tout d'abord à la maison de convalescence de Faulx puis à la résidence Poincaré à Bouxières-aux-Dames.

Associé-correspondant de notre compagnie le 18 mai 1984, puis titulaire le 19 juin 1987, il en fut le Président en 1993-1994 et était devenu membre honoraire le 20 février 2009.

Depuis 1943, il était membre de la Société d'archéologie lorraine, il en fut successivement membre du Conseil (1975/1976), membre de la commission du patrimoine et membre du comité de rédaction du *Pays Lorrain*.

Il a été également président fondateur du centre d'Histoire locale du canton de Pompey en 1997, président délégué de la société Thierry Alix en 1993, vice-président de la Société d'histoire de Nancy en 1993 et membre de la commission des sites à la préfecture de Nancy en 1991.

Encore présent à la mi-décembre à Champigneulles pour dédicacer la réimpression de son livre « Champigneulles et le Val Saint-Barthélemy », il s'éteint un mois plus tard le 17 janvier 2012, à l'âge de 91 ans au centre hospitalier de Nancy où il avait été transporté. Ses obsèques religieuses ont été célébrées le vendredi 21 janvier en l'église Saint-Epvre de Champigneulles en présence de plusieurs membres de l'Académie et du Président de la Société d'Histoire et d'Archéologie Lorraine.

En 1966, année de la célébration du bicentenaire de rattachement de la Lorraine à la France, le maire de Pompey Marcel Le Bihan souhaite que soit également commémoré le millénaire de la localité. Plusieurs manifestations

vont être organisées avec un petit groupe de pompéiens auquel j'appartenais. Sous la direction de Lucien Geindre qui va en rédiger le texte et la mise en scène, est monté un spectacle Son et Lumière « Si Pompey m'était conté ». La scène se déroule au bord de l'eau près de la Moselle ; de l'endroit retenu, on dispose d'un vaste panorama avec au loin à l'arrière-plan, la falaise surmontée par les ruines du Château de l'Avant-garde qui connaît un embrasement général au moment de l'épisode relatant la guerre de Trente Ans. Le succès est total.

Une petite exposition va être également présentée à cette occasion dans une salle du rez-de-chaussée de la mairie. La pièce principale était la reproduction photographique réalisée pour la circonstance d'un tableau de Claude Jacquard conservé au Musée Lorrain représentant le val de Frouard avec le confluent de la Meurthe et de la Moselle dans une perspective exagérée où les vallons dominant les Villages de Frouard et de Pompey surmontés de leur château en ruine prennent des allures de montagnes jurassiennes.

Au centre du Paquis à Frouard figure le Château de Lunati-Visconti construit sous le règne du Duc Léopold. L'ensemble rappelait le style de Boffrand avec un parterre clos s'étendant en direction de la Meurthe à laquelle aboutissait une allée d'arbres. Réduit à des usages agricoles il disparut vers 1848 lors de l'établissement du chemin de fer.

Une dizaine d'années plus tard dans un numéro du Pays Lorrain de 1979, Lucien Geindre devait lui consacrer une étude détaillée.

Mais surtout en cette même année 1966, Lucien Geindre faisait paraître la première édition de son ouvrage « Pompey sous l'Avant-garde », l'Avant-garde étant le nom du château médiéval dominant le village.

Dans cet ouvrage assez succinct, il relatait l'histoire de la localité des premiers temps jusqu'à la Libération, et consacrait la seconde partie aux édifices (Chapelle Sainte-Anne, Château de l'Avant-garde, l'église, les ponts). La première édition ne comptait que 110 pages. Mais Lucien Geindre poursuivit ses recherches pour compléter sa documentation et l'actualiser. C'est ainsi que la 3^{ème} édition, parue en 2002, comportait près de 340 pages.

Fort du succès rencontré par ce premier volume, Lucien Geindre se lança dans la réalisation de plusieurs monographies concernant les autres localités voisines des bords de la Moselle. C'est ainsi que parurent successivement en 1975 « Champigneulle et le Val Barthélemy », dont l'édition de 1990 fut préfacée par le professeur René Taveneaux, en 1978 « Bouxières-aux-Dames et son abbaye », en 1980 « Custines, jadis Condé », en 1983 « Frouard et ses moulins », en 1983 « Liverdun, ville franche, ville française ».

Non content comme le poète Ausone de célébrer les bords de la Moselle, Lucien Geindre rédigea également en 1988 la monographie d'une commune du Calvados, Hérouville-Saint-Clair, où l'un de ses fils était maire.

Mais la passion de Lucien Geindre était avant tout l'archéologie. Dès l'automne 1962 à Pompey, au lieu-dit « Les Brévelles », sur le coteau de la rive gauche de la Moselle, à hauteur des Aciéries de Pompey, il dégaje les vestiges d'un village gallo-romain, avec sa piscine soigneusement construite, où des fragments d'enduits peints sont encore reconnaissables, et procède à une récolte assez importante de tessons portant des sigles de potiers d'origines diverses (Rhénanie, Argonne, Lezoux).

La nécropole antique du Champ des Tombes de Pompey que les antiquaires du XIX^e siècle considéraient comme l'un des plus importants cimetières du début de notre ère n'a laissé que son nom toponymique sur le cadastre et quelques objets funéraires dispersés. Elle a été victime de la construction de la ligne de chemin de fer Nancy-Metz et de l'extension de l'usine sidérurgique de Pompey.

Dans un numéro du pays Lorrain de 1993, Lucien Geindre s'est attaché à en retracer l'histoire.

D'abord cimetière gallo-romain à incinération, le champ des tombes est devenu un lieu sacré après le martyr de Saint-Euchaire le Grand, un des premiers évangélistes du pays des Langues recevant des sépultures chrétiennes. Puis dès le début du V^e siècle un petit groupe alémanique est venu enterrer ses morts à côté des tombes autochtones. Les inhumations se terminent au VIII^e siècle.

Cette nécropole a été dispersée dans l'indifférence presque générale. Combien de vestiges ont disparu. Cependant, en 1943, Lucien Geindre a recueilli une très belle fibule ansée, alémanique de la fin du V^e siècle qui est passée dans les collections d'Edouard Salin.

En juin 1969, des engins de terrassement décapent le sol d'un grand champ de blé au lieu-dit le « Sarrazin » à Champigneulle en vue de réaliser un important lotissement. L'équipe du Centre d'Histoire locale de Pompey sous la direction de Lucien Geindre et de Philippe Schneider, autre ingénieur aux Aciéries de Pompey, peut heureusement poursuivre ses recherches jusqu'en 1970, la villa peut être fouillée presque complètement. Il s'agit d'un établissement agricole implanté sur le versant nord du val Saint-Barthélemy à proximité de l'autoroute actuelle. La plus belle pièce découverte est une statue de Dionysos androgyne et hermaphrodite, qui sera restaurée au musée du fer. On compte aussi une belle Déesse Mère taillée dans la pierre de roche locale.

Mais Lucien Geindre ne s'intéresse pas qu'à l'archéologie antique. En 1974, il fait paraître dans le pays Lorrain un article sur « Une industrie oubliée : la faïencerie de Champigneulle ». Cette manufacture de faïence, l'une des premières de la région Lorraine, fut créée en 1712 par Christophe le Prudhomme de Fontenoy, première maître d'hôtel du duc Léopold, elle fonctionna une quarantaine d'années et fut dirigée par un Jacques Chambrette. Elle n'a jamais pris une grande importance, ni une grande réputation, sa production est fort mal connue.

En mars 1988, la découverte fortuite de tessons de céramique sur le fond du ruisseau qui traverse le parc, amena Lucien Geindre à entreprendre des fouilles qui menèrent à la découverte d'un millier de tessons mêlés à des éléments de cuisson. Malheureusement la commune qui procédait à l'agrandissement d'un terrain de football a privé d'une bonne partie de la superficie susceptible d'être explorée. Cependant le matériel archéologique recueilli dans le parc du Château confirme que la fabrication de cette faïencerie se cantonnait dans le décor bleu de grand feu.

Lucien Geindre s'intéressait aux différents châteaux situés le long de la Moselle. Dès 1953, il publiait une étude sur le château de Dieulouard, suivie quelques années plus tard d'une autre sur la forteresse de Liverdun (1959). Il n'oubliait pas non plus le château de Prény (1962), le château de Pierrefort (1980), ni celui de Mousson (1989). Il procéda à des fouilles à l'emplacement du Château de Condé (Custines) mais celui qui retint surtout son attention est celui de l'Avant-garde à Pompey.

Les fouilles archéologiques entreprises par le Centre d'histoire locale du canton de Pompey dans l'emprise du château médiéval amenèrent la découverte de nombreux tessons de céramique d'une typologie fort intéressante. Dans ces carreaux de poêle dénommés « clagues », nous retrouvons des personnages historiques : le duc Antoine, la duchesse Renée de Bourbon, ainsi que les Neuf Preux tirés de l'ouvrage de Jacques de Longuyon « Les Vœux du Paon ». Cette céramique de poêle constitue l'un des plus importants gisements retrouvés *in situ* en Lorraine.

Les vestiges totalement enfouis sous les décombres de la végétation ressurgissent à compter de l'année 1981. Dix ans après le début des fouilles, il est possible d'établir un plan relativement complet des lieux, des soubassements importants étant mis à jour. Les résultats font l'objet d'une publication documentée dans la revue « Lotharingia ». Toutefois, alors que l'aboutissement des travaux semblait proche et assuré, la Direction des Antiquités notifie aux archéologues du Centre d'histoire locale l'interdiction de poursuivre les fouilles. Depuis cette époque, les murs laissés à l'abandon se détériorent inexorablement.

Plus difficile encore à accepter cet épisode que l'auteur relate dans son discours de réception à l'Académie lors de la séance solennelle du 31 mai 1989, intitulé « Heurs et malheurs de l'archéologie » « Faut-il encore mentionner l'humiliante obligation de comparaître à la gendarmerie, tels de simples délinquants, pour y subir un interrogatoire presque infâmant à la suite d'une dénonciation calomnieuse accusant les fouilleurs de vouloir détruire les vestiges d'une forteresse qu'ils entendaient au contraire dégager et remettre en valeur ? ».

Malgré son penchant pour l'archéologie, Lucien Geindre ne néglige pas pour autant l'époque contemporaine.

Dans le Pays Lorrain de 1992, il s'intéresse au bassin métallurgique de Nancy au XIX^e siècle. Deux ans plus tard, il présente à l'Académie, une communication sur la dissuasion nucléaire mise en place sur le plateau d'Albion.

Doué pour le dessin, Lucien Geindre croquait volontiers les membres de sa famille, de même qu'il illustrait ses publications de croquis restituant l'état ancien des châteaux de la région. Sculpteur sur pierre dans ses moments de loisir, il aimait offrir à ses amis une petite composition de sa création. C'est ainsi que sachant que je demeurais à Pompey à un endroit cadastré dans la section « Sous-les-Vignes », il me fit don d'un petit motif représentant des vigneronnes au travail.

Lucien Geindre ne pouvait rester indifférent au sort réservé à un groupe sculpté de Champigneulle d'un imagier anonyme contemporain du maître de Saint-Mihiel. En collaboration avec un spécialiste de la sculpture lorraine de la fin de l'époque médiévale, Pierre Simonin, il en a restauré le parcours dans un numéro du Pays Lorrain de 1993.

La Chapelle Notre-Dame de Piété, du XVI^e siècle, qui s'élevait à Champigneulle abritait une piéta ainsi que les statues des apôtres Pierre et Paul. Condamnée à être démolie pour les besoins de la circulation afin de refaire un pont fixe assez haut pour le passage des bateaux, le maire de l'époque refusa son transfert malgré un crédit du département et déclara : « Le Conseil ne veut pas de cette chapelle nous sommes tous des anticléricaux qui regrettons même de ne pouvoir faire disparaître l'église ». L'ensemble sculpté fut alors déposé au Musée Lorrain le 1^{er} mars 1937. Un demi-siècle plus tard sous l'impulsion de l'Abbé Martin et de Lucien Geindre, la municipalité animée par des sentiments différents se préoccupa de faire revenir la Piéta à Champigneulle. Des démarches furent entreprises auprès du ministre de la culture. Le ministre Jack Lang se montra favorable à cette démarche. Depuis mars 1992, la Piéta entourée de deux autres personnages a trouvé place dans le bas-côté droit de l'Eglise paroissiale Saint-Epvre à l'emplacement de l'autel latéral.

En tant qu'ancien sidérurgiste, Lucien Geindre se fit le rapporteur du Grand Prix de l'Académie de Stanislas du 26 janvier 2003 décerné à l'association des Amis de l'Eglise Sainte-Barbe de Crusnes-Cité. Église originale construite en 1938 entièrement en acier avec une décoration typique art-déco, vitrail du chœur réalisé d'après un carton d'Hélène Delaroche, fresques de Nicolas Untersteller, l'édifice avait été victime de projectiles en mai 1940, d'affaissements miniers, elle était en outre rongée par oxydation.

Lucien Geindre montrait comment l'association, notamment par la détermination de sa présidente, Georgette Lecomte, surnommée « La Dame de Fer » qui n'hésitait pas à interpeller aussi bien les autorités civiles que religieuses, réussit à sauver cette église, alors en grand péril, unique en son genre et enfin classé en 1990.

Nous conserverons le souvenir de ce savant discret, archéologue distingué, amoureux de son terroir, passionné plus particulièrement par l'histoire du val de Moselle.



**Eloge de Monsieur le Professeur Alain Larcan (1931-2012)
prononcé par Monsieur Michel Laxenaire
le 15 juin 2012**

Monsieur le Président, quand vous m'avez demandé de présenter devant l'Académie l'éloge funèbre de mon ami le Pr Alain Larcan, vous m'avez confié une bien lourde et bien triste tâche. Si j'ai accepté cependant sans aucune hésitation, c'est parce que quelques semaines avant sa mort, lui-même d'une voix sourde mais décidée, m'a demandé cette marque d'amitié. J'ai donc le sentiment d'obéir à ses dernières volontés et, dans la tradition et le règlement de notre Académie concernant les éloges funèbres, sans chercher à voiler mon émotion, je vais essayer de retracer devant vous, mes chers confrères, la carrière exceptionnelle de cet homme exceptionnel.

Alain Larcan est né à Nancy le 25 février 1931 dans une famille de médecins, d'universitaires, d'industriels et de militaires. Son bisaïeul était le Pr Adolphe Pinard (1844-1934), gynécologue et homme politique, dont il dira plaisamment que son prénom était difficile à prononcer et que son nom prêtait à sourire. Héritier d'un passé prestigieux, quand viendra le moment du choix d'une carrière, Alain Larcan hésitera un peu entre vocation militaire et vocation médicale mais choisira vite de devenir le treizième médecin de la famille.

Le 17 juin quarante, un jour avant l'armistice, son père, officier et polytechnicien, est tué face à l'ennemi. Alain sera pupille de la nation et élevé par sa mère et son grand père, l'illustre Pr Fruhinsholz (1876-1963), créateur de la maternité de Nancy. Ce grand père sera son guide, son modèle et incarnera l'image du père disparu mais l'image seulement car personne, pour un orphelin de 9 ans, ne peut remplacer un vrai père.

De la sixième à la Philo, pendant les années noires de l'occupation, Alain a accompli le cursus des études secondaires au Lycée Henri Poincaré. Notre Collègue Michel Boulangé nous a montré récemment, photos et preuves à l'appui, que le jeune garçon, entré à 9 ans en sixième en octobre 1940 (6 mois après la mort de son père) s'était révélé d'emblée un élève brillant s'appropriant avec régularité prix d'excellence et félicitations.

Ayant, en ce qui me concerne, passé la période de guerre dans l'Ariège, je n'ai rencontré Alain Larcane, qu'en 1948 au PCB mais, chose extraordinaire, je me souviens encore avec précision de la petite scène, où j'ai compris que ce condisciple anonyme avait une personnalité qui tranchait sur celle de tous les autres. Nous attendions un cours de chimie sur les gradins au fond de l'amphithéâtre, quand je remarquai un petit groupe qui écoutait silencieusement quelqu'un raconter des histoires. Je m'approchai et vis que ce condisciple, dont je n'avais pas encore entendu parler, était au milieu du cercle et avec une diction parfaite et un œil pétillant de malice, tenait son auditoire sous le charme. Il racontait, non des blagues de carabin, mais de brillantes anecdotes tirées de l'histoire de France. Je demandai son nom et tombai moi aussi sous le charme. Je le suis resté depuis.

Pendant toutes ses années de médecine, Alain Larcane ne laissa à personne le plaisir de le dépasser. De la première à la dernière année, il fut major de sa promotion, ne faisant à son ami Jean Schmitt que l'aumône de la seconde place et aux autres celle de passer à l'année supérieure.

Une telle constance dans le succès ne pouvait qu'augurer d'une carrière hors du commun et hors du commun, elle le fut. Aucun échec n'en entacha jamais le cours et elle se déroula avec la régularité d'un métronome jusqu'aux fonctions les plus élevées de la hiérarchie hospitalière et universitaire.

Hiérarchie hospitalière d'abord car c'est l'hôpital qui sacralise la fonction médicale, par la dure confrontation qu'il exige d'établir jour après jour avec le malade et sa souffrance. Externe des Hôpitaux en 1950, Alain est déjà major ; Interne en 1952, il est major également ; Assistant des hôpitaux en 1958 puis Médecin des hôpitaux en 1963, il est nommé chef d'un service d'urgence et de réanimation, une discipline créée pour lui, en 1969. Le premier en France,

il fonde et dirige le service SOS médical, qui deviendra, en 1975, le SAMU. Ce Service d'Aide à la Médecine d'Urgence est aujourd'hui connu de tous et je suis sûr que chacun d'entre nous a dans sa poche son numéro d'appel, mais à l'époque c'était une grande nouveauté. Cette création restera le plus grand titre de gloire d'Alain Larcen. Le SAMU est entièrement son œuvre et l'idée lui en était venue, après qu'il eut été impressionné par la terrible catastrophe du Nancy Paris, en 1961, catastrophe où plusieurs de nos confrères perdirent la vie, faute d'être secourus à temps.

Alain s'est battu sans relâche pour imposer ce qui est devenu, grâce à lui, un système de sauvetage quasi miraculeux des blessés de la route et des victimes de catastrophes. Il lui a fallu beaucoup d'opiniâtreté pour surmonter les difficultés administratives (et elles sont nombreuses en France), et quelques jalousies, pour créer, avec la participation des pompiers (ce qui était tout à fait nouveau à l'époque) et des médecins spécialisés dans la discipline des urgences, un organisme qui a sauvé beaucoup de vies. Combien ? Personne ne le saura jamais sauf peut-être, comme le dit plaisamment Jacques le fataliste : « *Celui qui, dans le grand livre là-haut, écrit le destin de chacun* ».

La création du SAMU aurait pu suffire à sa gloire mais Alain ne connaît pas le verbe « s'arrêter » et il fonde le centre anti-poison de Lorraine. Egalement une première dans notre pays. Ce centre aussi a permis de sauver bien des vies, depuis celle du désespéré suicidaire, qui avale n'importe quoi pour échapper à sa mélancolie, jusqu'à la vie de l'imprudent mangeur de champignons vénéneux, si abondants dans nos belles Vosges.

Quant aux titres universitaires d'Alain Larcen, ils doublent parfaitement ses prestigieux titres hospitaliers : Docteur en 1957, Chef de clinique la même année, il fut le plus jeune agrégé de France un an plus tard, en 1958. La Faculté confie alors au jeune professeur l'enseignement de la sémiologie et de la pathologie générale à un âge, où beaucoup en sont encore à apprendre ces deux disciplines. Professeur sans chaire en 1965, il accède à une chaire de pathologie générale et de réanimation en 1969. Professeur de classe exceptionnelle, il enseigne la réanimation, la médecine des urgences et la médecine des catastrophes. Professeur émérite il prend sa retraite en 1997.

Ce brillant cursus médical, universitaire et hospitalier, pourtant ne lui suffit pas. En 1993, à 62 ans, il s'accorde le plaisir (et la gloire) de passer une thèse de doctorat es lettres, section philosophie, à la Faculté des Lettres de Nancy, sous le titre : « *Affinités littéraires, chemins intellectuels, itinéraires spirituels de Charles de Gaulle* », 2 tomes, 610 p. Cette thèse a obtenu la mention très honorable avec les félicitations du jury. Premier ouvrage d'une longue série sur le général de Gaulle.

Ainsi, quelque soit le domaine abordé, Alain Larcen est toujours le premier, le plus honoré, le plus récompensé. Sa vigueur intellectuelle, la sûreté de sa pensée, l'étendue de son érudition ont forcé l'admiration de tous ceux qui ont eu à l'approcher ou à le juger.

Dans cette litanie de l'excellence intellectuelle, je n'aurais garde d'oublier deux distinctions prestigieuses, que lui-même considérait comme les couronnements de sa carrière. Quand il fut élu (très jeune, est-ce besoin de le préciser ?) membre de l'Académie de Médecine, il ne put s'empêcher de s'exclamer : « *J'avais enfin égalé mon grand père* ». Dans cet aveu de vainqueur, je ne serais pas étonné de voir la preuve qu'une sourde compétition familiale générationnelle a été pour beaucoup dans l'acharnement à tant de travail et dans la constance à tant de succès. Inutile d'ajouter qu'Alain fut le plus jeune Président de cette prestigieuse Académie et qu'il en parcourut rapidement le cursus complet des honneurs.

Or, une autre Académie faisait aussi son orgueil et je le dis avec émotion, la nôtre. Il y avait été mon parrain et en a été membre très jeune. Il y a présenté de très nombreuses communications et en l'a présidée à deux reprises ; la première comme tout le monde, pourrais-je dire, mais la deuxième par faveur spéciale pour recevoir au nom de tous, du fait de son exceptionnelle faculté de parole et de son omniscience culturelle, les collègues venus à Nancy de toute la France pour la Conférence des Académies. De cette conférence, il restera le Président à titre national de 1996 à 1998. Beaucoup d'entre nous se souviennent avec émotion des discours brillants d'érudition qu'il prononça, en accueillant nos confrères dans toutes les réceptions officielles qui sont le lot d'une telle réunion.

Il est un deuxième domaine, dont j'ai toujours senti qu'il lui tenait particulièrement à cœur, à tout le moins autant que celui de l'appartenance à ces deux Académies, c'est le domaine de l'armée. J'ai dit qu'il avait brièvement hésité entre une carrière militaire et une carrière médicale. En fait il a accompli les deux, puisque Médecin chef des Services des armées avec rang d'officier général depuis 1992, il a fait bénéficier l'armée de ses immenses compétences dans le domaine des catastrophes. Cette attirance pour l'armée, une seconde nature chez lui, relevait sans doute du souci plus ou moins conscient d'avoir à rassembler et à synthétiser en sa personne les deux pôles, médical et militaire, où s'illustrèrent les membres de sa famille.

Si je voulais résumer d'une phrase les titres professionnels que je viens d'énumérer, je dirais qu'ils ont été conquis en un temps record, à un âge où des collègues pourtant doués en étaient encore à les espérer et toujours en premier de cordée.

Mais que seraient des titres, si prestigieux soient-ils, si celui qui les a acquis se contentait de les obtenir pour les laisser ensuite doucement rouiller ? Qui n'a connu de brillants sujets dont toute la carrière professionnelle s'est résumée à être ancien élève de au choix Normale Sup, polytechnique l'ENA ou l'agrégation de médecine ?

Avec Alain Larcan rien de tel. Chaque jour de sa longue carrière fut un jour de travail, de lecture, de réflexion, de décision. La bibliothèque, qui occupait l'immense sous-sol de sa superbe maison d'Amance, n'avait presque rien à envier à notre Bibliothèque Municipale. Il la faisait visiter avec fierté désignant des pans entiers de livres du sol jusqu'au plafond et disant avec la gourmandise : « *Tout ça c'est de Gaule, tout ça c'est la Lorraine, tout ça c'est la réanimation* » Et quand au hasard on ouvrait un livre, on y découvrait des ratures, des commentaires dans la marge, des passages soulignés prouvant qu'il avait été lu, annoté et surtout retenu car la plus belle bibliothèque d'Alain Larcan, c'était sa tête. Tout avait été lu, assimilé, rangé en ordre parfait dans un cerveau parfaitement organisé.

Comme j'habitais un village voisin du sien, je le rencontrais parfois en me promenant autour d'Amance. Nous avions alors de longues conversations et, quel qu'en soit le sujet, il en abordait tous les aspects avec autant de bon sens que d'érudition. C'est ainsi qu'un jour, il m'expliqua « *in situ* » en quelque sorte, la bataille du Grand Couronné en me citant le nom et le numéro des régiments bavarois qui s'étaient fait étriller là par les canons de Castelnau ! Bien que connaissant depuis longtemps sa mémoire exceptionnelle, j'en suis resté médusé.

En médecine, aucun domaine ne lui était étranger mais, et c'est là la marque de son génie et de son universalisme, il en était de même en science, en littérature, en histoire. Il disait avec humour que son modèle était Pic de la Mirandole mais je crois qu'il l'a dépassé en savoir et en érudition.

Arrivé à ce point, il me faudrait des heures pour seulement énumérer les milliers de publications, d'articles, de symposiums, de livres qu'il a écrits, diffusés, défendus dans des sociétés savantes et des congrès nationaux et internationaux. En médecine on trouve sa plume et ses idées sur tous les fronts : celui de la réanimation, des urgences, de la médecine des catastrophes, cela va sans dire, mais tout autant celui de la toxicologie, des conduites suicidaires, des désordres électrolytiques, de la cardiologie, de la neurologie, de l'hématologie, de la néphrologie, de la diabétologie. On s'épuiserait à détailler toutes les thèses qu'il a inspirées, toutes les recherches qu'il a menées, toutes les causes qu'il a défendues.

Il a naturellement appartenu à toutes les sociétés savantes qui comptent en médecine mais ce qui est mieux, il en a fondé trois : La société de réanimation de langue française en 1977 ; la société française de médecine des catastrophes en 1984 ; la société française de microcirculation en 1987.

Il fut aussi très longtemps rédacteur en chef des Annales Médicales de Nancy, revue à laquelle, par amour de la Lorraine, il attachait un grand prix Il y a consacré d'importants travaux à l'histoire de la médecine en Lorraine, écrivant les biographies des principaux professeurs qui ont honoré notre province.

Cet amour du passé m'amène à parler de son rapport à l'histoire. Elle le passionnait parce qu'il était passionnément français et que la culture de la France se confondait pour lui avec la culture universelle.

Or, un homme a symbolisé plus que tout autre l'amour que, comme lui, il portait à son pays. Cet homme, c'est de Gaulle. Il lui vouait un véritable culte et je ne crois pas qu'il y eut en France gaulliste plus fervent que lui. Son amour venait de loin. Il aimait citer la lettre que son père avait écrite quelques semaines avant sa mort où il disait : « *La défaite est là mais tout peut encore être sauvé car de Gaulle arrive* ». C'était le moment où Paul Reynaud, de sinistre mémoire, avait fait appel à de Gaulle comme Secrétaire d'Etat à la guerre, s'étant enfin aperçu que les Allemands étaient en train de gagner la guerre avec les méthodes que de Gaulle avait préconisées 20 ans auparavant.

Hélas il était bien tard. On connaît la suite.

Entre 1976 et 2011, Alain Larcen n'a pas consacré moins de 64 publications (je les ai comptées), articles, communications, interventions, études au général de Gaulle et parmi cette floraison d'écrits pas moins de 8 livres de plusieurs centaines de pages chacun. Il était Membre de l'Institut Charles de Gaulle et membre du conseil scientifique de la Fondation Charles de Gaulle et, depuis 1999, Président de ce Conseil.

Tout le monde se souvient ici de la ferveur avec laquelle il abordait à tout propos ce qu'il appelait non sans humour « *son sujet préféré* ».

On pourrait s'étonner peut-être d'une telle admiration si l'on ne savait qu'au-delà du père, mort pour la France, du grand père, figure éminente de la France médicale, de Gaulle avait été, pour Alain, le père symbolique qui s'identifiait à la France et résumait pour lui de toute la hauteur de son statut historique les images paternelles, dont un orphelin de 9 ans avait eu besoin pour donner un sens à sa vie.

Si la passion pour de Gaulle fut la plus forte, elle ne fut pas la seule. Ce boulimique de travail écrivit de nombreux articles sur l'histoire de la médecine.

Depuis un travail inaugural sur « *L'école gérontologique de Nancy* », qui remonte à 1956, jusqu'à la monumentale « *Histoire du service de santé pendant la guerre de 14-18* », son dernier ouvrage, publié en de 2012, Alain Larcen n'a cessé de se pencher sur le destin de nombreux médecins célèbres ou inconnus mais devenus célèbres grâce à lui.

Sans être de souche lorraine proprement dite, il fut cependant toute sa vie passionné par la Lorraine et son passé. Il a consacré de nombreuses communications dans diverses revues mais surtout dans « *Le Pays Lorrain* » à l'histoire lorraine et à son art car, et je n'aurais garde de l'oublier, il fut membre et Vice Président de la Société d'Archéologie Lorraine et du Musée historique Lorrain pendant les longues années, partageant le pouvoir avec son ami le Pr Paul Sadoul. Notre Collègue Dominique Flon nous a rappelé récemment les grandes lignes de son action dans le cadre de cet organisme cher au cœur des nancéiens.

J'ajoute que son amour pour la Lorraine n'allait pas sans l'égarer parfois un peu. Un jour il me dit tout de go : « *Nancy, c'est la Florence de l'Est* ». Nancy est sans doute une belle ville mais de là à la comparer à Florence ! Mais Alain ne transigeait pas avec ses passions.

Je n'étonnerai personne en rappelant qu'il fut maintes fois décoré. Officier dans l'ordre national du mérite, puis chevalier, commandeur des palmes académiques, médaillé d'honneur du service de santé des armées, il gravit tous les échelons de la légion d'Honneur jusqu'à cette grand croix remise quelques jours avant sa mort par le Ministre Gérard Longuet. Ce même Gérard Longuet qu'il avait côtoyé de 1998 à 2004 au Conseil Régional de Lorraine où il avait été élu et où il s'occupait de la culture et de la recherche aux côtés de notre Collègue François Guillaume.

Car cet homme exceptionnel, qui avait soustrait tant de personnes à la mort, a fini par rencontrer la sienne. Une mort cruelle, longue, douloureuse, implacable, qu'il a abordée (est-il besoin de le dire ?), en toute connaissance de cause. La mort du médecin n'est-elle pas la plus cruelle de toutes ? Elle interdit l'espoir et fait mentir la parole des Ecritures : « *Vous ne saurez ni le jour ni l'heure* ». Pour son malheur, sans illusions, le médecin connaît le jour et l'heure.

Quand j'ai vu Alain quelques semaines avant l'issue fatale, il savait et il me l'a dit avec le calme, la sérénité, la sagesse, le courage qui furent les valeurs de toute sa vie. Cet homme, qui toujours avait été le premier, a voulu aussi être premier dans la mort. Jusqu'à l'ultime minute, il a gardé sa noblesse et sa dignité. Lui, qui aimait tant émailler ses propos de citations latines, a eu le courage et la dignité de mourir en romain.